

Mais où la subjectivité se cache-t-elle donc ? Une esquisse de réponse pragmatique¹

Jacques Moeschler

Département de linguistique

Université de Genève

<jacques.moeschler@unige.ch>

Résumé

La question de la subjectivité a été traditionnellement associée à une origine MOI-ICI-MAINTENANT, notamment représentée par le pronom de première personne et le temps présent, sans parler des indexicaux de temps (*maintenant*) et de lieu (*ici*). Or un grand nombre de faits linguistiques, impliquant notamment le style indirect libre, constituent autant d'arguments contre cette représentation classique de la subjectivité. Dans cet article, nous présenterons d'abord la vision classique de la subjectivité issue des travaux de la linguistique structurale (Benveniste), ensuite l'alternative syntaxique de Banfield, et enfin la relation entre subjectivité et interprétation des énoncés dans une perspective de pragmatique cognitive. Dans la dernière section, nous interrogeons la question de l'encodage linguistique de la subjectivité par les temps verbaux, en discutant le cas particulier du Présent Historique.

Mots clés : subjectivité, temps verbaux, référence temporelle, style indirect libre, présent historique

1. Introduction

La question de la subjectivité est revenue en force en linguistique, notamment en syntaxe (Giorgi 2010), en sémantique formelle (Schlenker 2004) ainsi qu'en pragmatique cognitive, avec une extension du domaine de l'étude de la signification aux émotions et aux effets non-propositionnels (cf. Wilson & Carston 2019). Ces approches nouvelles contrastent avec une conception « 3^e personne » du langage, tant au niveau de la syntaxe que de la sémantique. En ce qui concerne la pragmatique, dont l'objet est l'interprétation des énoncés en contexte (Wilson & Sperber 2012, chapitre 1), la question de la subjectivité a été réactivée avec la question des effets non-propositionnels, décrits dans *Relevance* (Sperber & Wilson 1995 [1986]) comme des implica-

1 Article rédigé dans le cadre du projet FNS VTS (*Verbal Tenses and Subjectivity*, n° 100015_1700086093, 2017-2019). Merci à Cristina Grisot pour sa contribution au projet.

tures faibles, à savoir des cas de communication faible (Wilson & Carston 2019).

Préalablement à ces études récentes, des travaux plus anciens ont investigué des questions généralement dévolues à la stylistique littéraire, comme le style indirect libre. Parmi les premières études linguistiques sur le style indirect libre en français, Banfield (1982) mentionne Charlers Bally (2012) et son élève Marguerite Lips (1926), alors que les études littéraires et linguistiques de référence datent des années 50 et 80 (respectivement Hamburger 1956, 1986 et Banfield 1982, 1995).

L'une des caractéristiques des approches de Hamburger et Banfield est qu'elles contrastent avec les études littéraires traditionnelles, ou structuralistes, dont la plus représentative, sur la question de la représentation du temps, est l'étude de Genette (1972), notamment sa différence entre *perspective, focalisation* (interne et externe) et *voix*. En effet, les approches de Hamburger et Banfield ont fait apparaître des questions nouvelles, en déplaçant la perspective traditionnelle sur la subjectivité, et la relation entre style narratif et conscience (*consciousness*).

L'analyse structuraliste classique limite la subjectivité d'une part à la première personne, et d'autre part au temps présent (Benveniste 1966). L'une des conséquences est que les temps du passé sont analysés comme relevant de l'*histoire* (Benveniste 1966) ou *récit* (Weinrich 1973). En contraste, l'approche de Hamburger, qui sera développée et réanalysée dans Banfield (1995 : 237), « définit sémantiquement le prétérit épique² comme une '*mutation sémantique*' dans laquelle '*le prétérit perd la fonction grammaticale de désigner le passé*' ». Chez Banfield, la présence de l'imparfait dans le roman français, notamment chez Flaubert, est la trace, lorsqu'il est en coprésence avec des déictiques temporels ou des termes subjectifs, d'une catégorie grammaticale appelée Expression, dont le centre de perspective est un sujet de conscience (SOI ou SELF) décrit à la 3^e personne. Alors que Hamburger voit un phénomène de changement sémantique pour expliquer ce phénomène, Banfield adopte une perspective syntaxique, fondée sur la notion d'Expression. Son approche est radicale. Elle ne nécessite pas le concept de narrateur, mais elle conduit à la thèse selon laquelle les phrases au style indirect libre sont des cas de *phrases sans parole*, à savoir de *phrases sans locutrice*³.

2 Le prétérit épique est typique de ce que Hamburger appelle le récit *Erzählen* qu'elle oppose au discours *Aussage*.

3 *Unspeakable sentences* chez Banfield (1982). Nous choisissons *locutrice* à la place de

Dans cet article, nous récapitulerons dans un premier temps les approches structuralistes (§ 2) et syntaxique (§ 3) de la subjectivité. La section 4 sera consacrée au traitement pragmatique de la subjectivité, notamment dans la Pertinence. Enfin, nous aborderons (§ 5) la question du rapport entre temps verbaux et subjectivité à l'aide de l'exemple du Présent Historique.

2. Subjectivité et langage

La théorie classique de la subjectivité dans le langage est simple à décrire : les langues naturelles sont, du point de vue du système linguistique (personne, temps, lieu), organisées autour d'une origine EGO : MOI-ICI-MAINTENANT. En d'autres termes, la subjectivité serait liée à la première personne, au moment et au lieu de la parole (énonciation).

Cette approche est particulièrement explicite dans les articles de Benveniste (1966⁴, 1974⁵). Chez Benveniste en effet, la subjectivité est définie comme la capacité de la locutrice à se poser comme sujet : ne peut être je que celui qui dit *je* :

Je n'emploie *je* qu'en m'adressant à quelqu'un, qui sera dans mon allocution un *tu*. C'est une condition de dialogue qui est constitutive de la personne, car elle implique en réciprocité que *je* deviens *tu* dans l'allocution de celui qui à son tour se désigne par je. (Benveniste 1966 : 260)

Si *je* et *tu* sont complémentaires (ils sont « réversibles »), la première personne « a toujours une position de transcendance » relativement à la deuxième personne (la raison est la hiérarchie des corrélations de personnalité et de subjectivité, cf. *infra*).

La deuxième caractéristique de l'approche de la subjectivité de Benveniste est qu'elle n'est ni référentielle, ni cognitive : *je* ne renvoie en effet ni à un concept ni à un individu, mais à un *acte de discours* : « il en désigne le locuteur » (*Ibid.* : 261). D'où la conclusion de son approche énonciative ou discursive : la catégorie grammaticale de la personne est le résultat de la

locuteur, pour respecter l'usage de la référence au féminin pour *speaker* et au masculin pour *audience*, initié dans *Relevance*. Ce choix du féminin par défaut se limite à ces rôles dans la communication.

4 De la subjectivité dans le langage, La nature des pronoms, Les relations de temps dans le verbe français, Structure des relations de personnes.

5 L'appareil formel de l'énonciation.

subjectivité. Les pronoms sont donc le résultat d'actes d'énonciation dont l'une des marques renvoie à la locutrice.

Une troisième caractéristique de l'approche de Benveniste est qu'il la qualifie explicitement de *pragmatique* (au sens de Morris 1974): « l'énoncé contenant *je* appartient à ce niveau ou type de langage que Charles Morris appelle pragmatique, qui inclut, avec les signes, ceux qui en font usage » (*Ibid.*: 252). La raison est que à la fois *je* et *tu* réfèrent à des « réalités de discours ».

La quatrième caractéristique est que les pronoms de première et de deuxième personne sont des *indicateurs*: « les indicateurs *je* et *tu* ne peuvent exister comme signes virtuels, ils n'existent que tant qu'ils sont actualisés dans l'instance de discours » (*Ibid.*: 255). Autrement dit, ils ne peuvent recevoir de référence virtuelle, mais qu'une référence actuelle (au sens de Milner 1978). Ceci explique la position anti-référentielle de la linguistique structurale, alors que dans une perspective pragmatique contemporaine, c'est bien la référence virtuelle de *je* et *tu* qui permet d'accéder à leur référence actuelle: « leur référence virtuelle définit des conditions suffisamment précises pour que, en emploi et étant donné la situation d'énonciation, on puisse leur attribuer un référent » (Moeschler & Reboul 1994: 359).

La cinquième caractéristique de l'approche de Benveniste est l'appartenance de la catégorie de la personne au verbe. La différence entre les deux premières personnes et la troisième personne est que d'une part seule la 3^e personne est prédiquée par le verbe et que, d'autre part, relativement aux instances de discours que sont locutrice et allocutaire, elle est une non-personne. Ceci s'explique d'une part par la hiérarchie des corrélations: la corrélation de personnalité oppose *je* et *tu* à *il*, alors que la corrélation de subjectivité définit *je* comme la seule personne subjective, *tu* étant la personne non-subjective, comme le montre la figure 1:

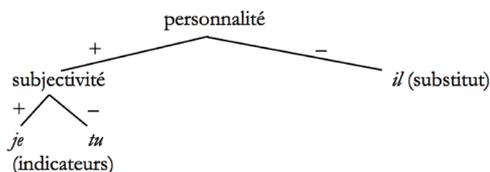


Figure 1 : Corrélations de personnalité et de subjectivité

Les pronoms personnels sont des indicateurs, à savoir des pronoms *déictiques*, alors que le pronom de non-personne est un substitut, à savoir ce que la linguistique moderne a appelé pronom *anaphorique*. Dans l'analyse classique de l'anaphore (Milner 1978), la référence d'un pronom anaphorique est obtenue *via* la référence actuelle d'une expression référentielle autonome.

Un certain nombre de conséquences peuvent être tirées de l'approche énonciative: (i) l'émergence des indices de personnes ne se produit que dans et par l'énonciation (la personne est donc le résultat d'un fait de discours); (ii) cette mise en discours explique les nombreux indices de l'ostension, comme les démonstratifs; (iii) elle explique l'émergence des formes temporelles, notamment la forme du présent, qui est selon Benveniste la principale source du temps.

Cela dit, un certain nombre de faits semblent contredire la plupart de ces thèses sur la personne et le temps.

Premièrement, comme il a été montré dans Moeschler & Reboul (1994, chapitre 16), les exemples de style indirect libre à la deuxième et à la troisième personne impliquent que la première personne n'est pas la seule personne subjective. En second lieu, le présent n'est pas le seul temps subjectif: l'imparfait est le temps typique du style indirect libre, mais des emplois du seul temps que Benveniste définit comme relevant de l'histoire (excluant la première personne et le présent), l'aoriste (passé simple), sont subjectifs. L'exemple le plus significatif a été donné par Vuillaume (1990: 9):

Le malheur diminue l'esprit. Notre héros eut la gaucherie de s'arrêter auprès de cette petite chaise de paille, qui jadis avait été le témoin de triomphes si brillants. *Aujourd'hui personne ne lui adressa la parole*; sa présence était comme inaperçu et pire encore. (Stendhal, *Le Rouge et le Noir*, 420-1)

La phrase *aujourd'hui personne ne lui adressa la parole* devrait être dans l'approche de Benveniste impossible ou contradictoire: un aoriste ne peut pas être cotemporel avec un déictique temporel. L'exemple trouvé par Vuillaume, comme un grand nombre de passés simples subjectifs (Tahara 2000) constituent donc des problèmes qui demandent une solution.

3. Subjectivité, style indirect libre et sujet de conscience

Le livre de Banfield (1982, 1995) a constitué une rupture importante dans l'étude du style et des faits littéraires. Adoptant la perspective de la grammaire générative, mais aussi la tradition de Hamburger et de Benveniste,

elle se distingue cependant des approches structuralistes par une conception nouvelle du style narratif : pour Banfield, *le récit est incompatible avec communication*. Elle se distingue de ce fait du courant structuraliste, notamment Todorov (1966 : 126), pour lequel « L'œuvre est en même temps un discours : il existe un narrateur qui relate l'histoire ; et il y a en face de lui un lecteur qui la perçoit ». L'argument principal de Banfield tient au récit à la première personne : logiquement la présence d'une première personne n'implique pas une deuxième personne, signe d'une communication. En revanche, la présence d'une marque de deuxième personne implique logiquement une première personne : *tu* implique *je* (il faut une locutrice qui dise *tu*) alors que *je* n'implique nullement *tu* (une locutrice peut dire *je* sans la présence d'un interlocuteur). Or, ce que constate Banfield, c'est que la définition du récit exclut la 2^e personne. En d'autres termes, la déixis est exclue du récit.

Plus précisément, pour Banfield, sont écartés du récit, outre la deuxième personne, le présent et le passé composé, les références déictiques spatiale (*ici*) et temporelle (*maintenant*). Le temps du récit, l'aoriste, exclut en effet les traits PRÉSENT et DESTINATAIRE. Cependant, comme dans l'approche de Benveniste, un grand nombre de contre-exemples existent : *La Modification* (M. Butor) est une fiction à la 2^e personne ; *L'Étranger* (A. Camus) est au passé composé ; un grand nombre de fictions sont au présent (comme par exemple *Rhum* de B. Cendrars). De même, la référence déictique est compatible avec les temps du passé (*Demain c'était Noël. / Les manœuvres d'hier avaient duré huit heures*). Enfin, comme l'a montré Fauconnier (1984 : 179), *ici* est compatible avec des phrases narratives (*Ici nous quittons Elvire pour revenir un peu en arrière. / Max leva son poignard ; ici les choses de gâtèrent et...*).

En plus, ces contre-exemples, la contribution la plus importante de Banfield est son analyse du style indirect libre, caractérisé par l'association d'une troisième personne à un sujet de conscience (SELF, ou SOI) et par la compatibilité de MAINTENANT avec le passé. Afin d'expliquer la possible coprésence de déictiques temporels et de temps du passé, ainsi que la troisième personne comme référant à un sujet de conscience, Banfield fait intervenir deux principes et une notion syntaxique importante, celle d'Expression. Son idée est que l'Expression, au sens de catégorie syntaxique, non enchâssable et enchâssant la catégorie de la phrase, est le lieu permettant de représenter les attitudes et les aspects non vériconditionnels des énoncés, attachés à la LOCUTRICE et à MAINTENANT dans la communication. La particularité syntaxique d'une expression, notamment son caractère non enchâs-

sable, rend la syntaxe des Expressions spécifique à la syntaxe des langues particulières, qui ne relève pas des règles de bonne formation syntaxique. Par exemple des constructions comme *Joli, le but !*, *Aux barricades, avec des pavées !*, *Une bière, et je suis content !* ne sont pas le résultats de quelques processus d'élipses ou de troncation syntaxique que ce soit. Observation importante, non triviale, alors que ces expressions sont possibles dans le discours direct, elles ne sont pas enchâssables dans le discours indirect, comme le montrent (1b) et (1c) :

- (1) a. Joli, le but !
- b. Max a dit : « Joli, le but ! »
- c. * Max a dit que joli, le but.

Les principes que propose Banfield pour expliquer le comportement des Expressions et du SIL sont les suivants (Banfield 1985: 156, 164) :

- (2) 1 E/1 SOI : Pour toute Expression (E), il existe au plus un référent, le sujet de consciences (SOI), auquel sont attribués les éléments expressifs.
- (3) 1 E/1 MAINTENANT : Toutes les instances de MAINTENANT dans une même Expression renvoient au même moment. MAINTENANT = le point de référence à partir duquel sont interprétés les déictiques

Ces deux principes permettent de comprendre qu'une phrase au SIL contenant un pronom de troisième personne se voit attribuer un sujet de conscience différent de la locutrice, étant donné que la phrase au SIL constitue une Expression qui n'est pas une phrase du discours. Le même raisonnement vaut pour les déictiques temporels, comme *maintenant*, *aujourd'hui*, *demain*, qui sont interprétables dans une Expression au style indirect libre, et donc attribuables à un SOI différent de la locutrice. L'un des arguments fort de Banfield est que le SIL est, comme le discours direct, non enchâssable. L'exemple fameux d'Anne Reboul, tiré de *L'Éducation sentimentale* (Flaubert), montre que l'énoncé peut être suivi d'une incise avec un verbe de pensée ou de parole, mais pas être enchâssée dans un discours indirect :

- (4) Il [Frédéric] s'y montra gai. Mme Arnoux était maintenant auprès de sa mère à Chartres. Mais il la retrouverait bientôt et finirait par être son amant. (Flaubert, *L'Éducation sentimentale*, Reboul 1992 : 57)
- (5) Mme Arnoux était maintenant auprès de sa mère à Chartres, pensa Frédéric.
- (6) Frédéric pensa que Mme Arnoux était maintenant auprès de sa mère à Chartres.

(5) est explicitement de la pensée représentée, alors qu'en (6), *maintenant* ne peut qu'être interprété dans l'Expression du discours. Selon Banfield, en effet, un E du discours est associé à la locutrice et au présent, ce qui rend l'interprétation de *maintenant* en (6) cotemporelle d'un moment qui correspond non au moment de la pensée, mais de la parole ou de l'écriture, ce qui est bizarre avec le passé simple.

Cela conduit Banfield à une définition non-communicative du récit. En effet la narration est définie comme suit (Banfield 1995 : 259)⁶ :

- (7) a. Un E du récit contient ou non une LOCUTRICE, mais ne contient ni DESTINATAIRE/AUDITEUR ni PRÉSENT, ni ICI et MAINTENANT.
 b. Le passé d'un E est réalisé par l'aoriste (passé simple), mais pas par MAINTENANT.
 c. Une LOCUTRICE sans DESTINATAIRE/AUDITEUR est un narrateur.

Il y a donc trois types de récit chez Banfield : (i) le récit à la troisième personne, sans narrateur⁷ ; (ii) le récit à la première personne, avec un narrateur, mais pas d'interlocuteur et donc pas de communication, comme chez Proust ; (iii) un récit où une première personne s'adresse à une deuxième personne (*skaz*), comme dans les *Lettres de mon moulin* (Daudet), les récit avec marque de 2^e personne, mais aussi les récits qui contiennent des mots de dialectes, comme si le récit était entre guillemets (on peut penser ici à certains récits de Giono, comme dans *Un de Baumugnes*).

Mais la thèse la plus forte de Banfield est sa définition du *style* : d'une manière lapidaire, on peut affirmer que le style est pour Banfield la présence de la subjectivité, à savoir « la phrase qui représente la conscience » (Banfield 1995 : 346). La conséquence de cette relation forte entre narration et conscience lui fait adopter une approche cognitive du récit : « What is represented in the mind need not reflect anything outside it, and the style for representing consciousness may capture this fact » (Banfield 1982 : 262)⁸.

6 Nous avons remplacé la traduction de *speaker*, énonciateur, par *locutrice*.

7 Banfield reprend l'analyse du récit à la troisième personne que donne Benveniste (1966 : 241) : « Les événements sont posés comme ils se sont produits à mesure qu'ils apparaissent à l'horizon de l'histoire. Personne ne parle ici : les événements semblent se raconter d'eux-mêmes ».

8 Je donne la version originale en anglais car la traduction en français ne traduit nullement ce que dit Banfield.

On voit que dans ce travail fondateur sur le style indirect libre, tout est en place pour une approche pragmatique du style en général, et du style indirect libre en particulier.

4. Subjectivité et interprétation des énoncés

Banfield, tout en adoptant une approche syntaxique, aborde des questions qui sont aujourd'hui au cœur de la pragmatique comme de la sémantique (cf. Reboul, Delfitto & Fiorin 2016 pour une synthèse sur le SIL en sémantique et en pragmatique).

Pour Banfield, les éléments linguistiques qui marquent la subjectivité sont associés à ce qu'elle appelle un sujet de conscience (*SELF*, ou *SOI*) et non à la locutrice : la locutrice est une manifestation du sujet de conscience, dans le discours, alors que c'est une troisième personne qui la représente dans le style indirect libre. De plus, ce qui semble crucial chez Banfield est la dissociation entre subjectivité et communication : les éléments linguistiques subjectifs sont expressifs et différents de faits communicatifs ou descriptifs⁹.

On peut maintenant se demander en quoi l'interprétation pragmatique des énoncés, dans un cadre comme celui de la Pertinence (Sperber & Wilson 1995 [1986], Wilson & Sperber 2012) fait intervenir des questions de subjectivité, à savoir donne un quelconque statut à la subjectivité dans le processus d'interprétation des énoncés.

La Théorie de la Pertinence est une théorie de l'interprétation des énoncés. Cela implique que la perspective adoptée est celle de l'interlocuteur, à savoir de la réception. La stratégie de l'interprétation de la Pertinence demande de choisir (i) les hypothèses les plus accessibles (au niveau des contenus communiqués implicitement et explicitement), (ii) le chemin du moindre effort dans la recherche de pertinence et (iii) d'arrêter dès que les attentes de pertinence sont satisfaites.

Rien n'est donc dit au sujet de la manière dont la locutrice va ajuster le choix des moyens linguistiques utilisés relativement aux effets propositionnels et non-propositionnels. Or, dans la représentation des événements dans le discours temporel, le choix des moyens linguistiques est crucial. Cela

9 On en a un bel exemple dans le traitement des expressifs par Potts (2005), qui déclenchent des implicatures conventionnelles (IC) : dans l'énoncé *Je dois tondre cette foutue pelouse, foutue* déclenche l'IC 'je n'ai pas envie de tondre la pelouse', qui est une signification non-vériconditionnelle.

concerne notamment le choix des temps verbaux dans le discours narratif, le style indirect libre ou encore les récits au présent historique. On fera donc l'hypothèse que les effets de subjectivités sont le fait d'un choix de la locutrice, à savoir, dans les textes de fiction, de l'auteur.

Comment dès lors expliquer que les choix de certains moyens linguistiques produisent certains types d'effets? Nous ferons l'hypothèse (Grisot 2018; Grisot & Moeschler 2014; Moeschler et al. 2012; Moeschler 2019a), que les informations temporelles sont encodées dans les temps verbaux à deux niveaux : conceptuel et procédural. L'information conceptuelle renvoie aux concepts temporels PASSÉ, PRÉSENT et FUTUR et concerne, dans les termes de Reichenbach (1947), la relation entre E et S. De son côté, la relation entre E et R, responsable des effets narratifs, relève de la signification procédurale¹⁰.

C'est justement la question de la relation entre encodage temporel et subjectivité que je vais aborder dans la dernière section de cet article.

5. Temps verbaux et subjectivité

La tradition des études sur le temps dans la langue a eu tendance à donner beaucoup de poids aux temps verbaux. De même, les connecteurs pragmatiques ou de discours ont été traditionnellement décrits comme ayant des significations spécifiques les différenciant les uns des autres (voir par exemple Ducrot et al. 1980, Moeschler 1989). La question est de savoir si une telle approche est justifiée empiriquement et théoriquement. Dans Moeschler (2019a), une hypothèse différente est faite : les connecteurs *parce que*, *et*, *donc* partagent certaines informations, mais les distribuent différemment. L'information conceptuelle concerne la relation de causalité, obtenue soit *via* une explicature (*parce que*), soit *via* une implicature (*donc*, *et*), alors que l'information procédurale spécifie la direction de la relation causale (iconique pour *donc*, *et*, non-iconique pour *parce que*).

Un raisonnement similaire peut être fait pour les temps verbaux : leur signification n'est pas atomique, mais correspond à un ensemble de propriétés et de traits. Mais contrairement à ce qui a été défendu dans Moeschler

10 Nous insistons sur le fait que l'opposition conceptuel/procédural n'est pas parallèle à la distinction sémantique/pragmatique. Cf. le § 5 pour un développement.

et al. (2012), le trait $[\pm\text{subjectif}]$ n'est pas attaché à la sémantique des temps verbaux, comme la Figure 1 le représente de manière générique :

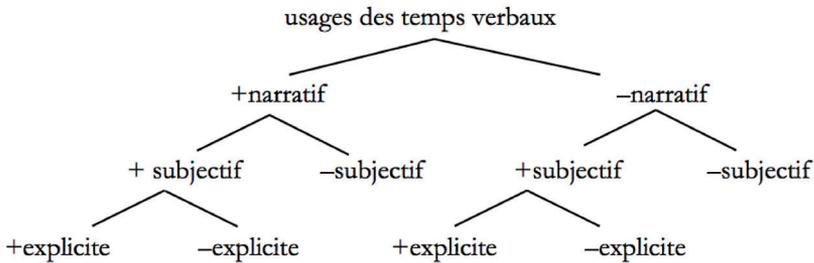


Figure 2 : usages des temps verbaux (selon Moeschler et al. 2012)

Les résultats des expériences sur la subjectivité de Grisot (2017, 2018) montrent que la subjectivité n'est pas une propriété des temps verbaux. Cela dit, dans notre modèle des temps verbaux, une interprétation plus souple et plus précise peut être donnée.

Prenons deux exemples, narratifs du PH (Blaise Cendrars, *Rhum*) :

(8) $[+\text{narratif}]$ $[+\text{subjectif}]$ $[+\text{explicite}]$

Il faut que cela continue. Il faut qu'il s'entête. Il faut qu'il l'emporte. Si la forêt se défend contre lui : il vaincra. L'or doit « payer » [...]

L'or.

Et les millions. Cinq, dix, quinze, vingt années, cela durera autant qu'il le faudra. Il travaillera. Il sent sa force renaître, l'homme étendu à la lisière de la forêt et qui grelotte de fièvre.

Je le veux.

Paris existe.

J'y suis.

J'ai de l'or, je tends les bras, et tout ça, ces lumières, ces hommes qui s'agitent entre quatre murs, ces rues, ces boutiques, ces arbres, ce fleuve, tout, tout m'appartient. Et, pour avoir cela, il faut encore creuser ici, sur ce bout de terre habité par des sauvages et des bagnards, il lui faut creuser, il lui faut creuser...

Et Jean Galmot se lève pour se remettre au travail. (Cendrars, *Rhum*)

En quoi cet exemple est-il narratif, subjectif et présente la subjectivité de manière explicite ? La perspective subjective est donnée par le référent de *Jean Galmot*, représenté par les pronoms de 3^e (*il*) et de 1^{ère} personne (*jé*).

De plus, (8) est narratif car l'ordre temporel est signalé par le connecteur *et* (Moeschler 2000, 2019a).

Dans l'exemple (10), la subjectivité n'est pas explicite, car aucune marque explicite du point de vue n'est présente :

- (9) [+narratif] [+ subjectif] [–explicite]
 De 1917 à 1921 Jean Galmot vécut ses années les plus ardentes, les plus riches en péripéties, les plus dramatiques aussi.
 C'est l'ascension.
 On le laisse faire.
 Son succès surprend.
 On travaille avec lui.
 Puis, on commence à s'étonner.
 Ce diable d'homme vient troubler le train-train coutumier des affaires.
 (Cendrars, *Rhum*)

(9) contient des marques de subjectivité (*diable*, *train-train*), des marques d'ordre temporel (*puis*), mais aucun point de vue n'est explicité linguistiquement¹¹.

Comment peut-on à la fois concilier la thèse que (i) les traits [+narratif] et [+subjectif] font partie de la sémantique PH et (ii) les dissocier de leur sémantique ? La seconde branche de l'alternative (dissociation) consiste à considérer que le Présent n'encode, comme d'autres temps verbaux, que le trait [\pm narratif], et que le trait [+subjectif] est inféré contextuellement (situation où le trait [–explicite] est actif), ou signalé linguistiquement par des expressions subjectives. Cette hypothèse est consistante avec l'approche de Grisot (2019), qui fait la différence entre des phénomènes commandés linguistiquement (narration) et des phénomènes inférés contextuellement (subjectivité).

Mais la première branche de l'alternative (intégration) peut recevoir une interprétation plus précise, bien que conservatrice, puisqu'elle suppose une relation de dépendance entre narration et subjectivité. Cela suppose aussi que les traits [narratif], [subjectif] et [explicite] soient des informations procédurales. Or le propre des informations procédurales est de donner des *instructions* pertinentes pour l'interprétation des énoncés. Si le trait [subjectif]

11 On pourrait considérer que *on* est une marque de subjectivité : mais aucune entité ou individu ne peuvent être identifiés comme sa référence ; c'est une perspective générique, renvoyant à ceux qui peuvent penser ou dire que Jean Galmot est un *diable d'homme*.

est un trait procédural, alors son activation a pour objet l'identification d'une perspective, d'un point de vue.

Alors que l'usage ordinaire du Présent implique la cotemporalité de E et S (E=S), la dissociation entre E et S est, pour Schlenker (2004), le résultat d'un processus de bascule (*shift*). Schlenker propose en effet de diviser le *contexte du discours* (*context of speech*) en deux contextes, le *contexte de pensée* (*context of thought*) et le *contexte d'énonciation* (*context of utterance*). Le *contexte de pensée* est le point d'origine de la pensée, comprenant un *penseur* (ou *sujet de conscience*), un moment de la pensée et un monde de la pensée, sans nécessairement de destinataire. Au contraire, le *contexte d'énonciation* comprend une *locutrice*, un *auditeur*, un *moment de l'énonciation* et un monde de l'énonciation. La thèse de Schlenker est que les temps verbaux et les pronoms, définis comme des variables sous la portée d'opérateurs, sont interprétés dans le contexte d'énonciation, alors que les autres indexicaux (*maintenant, ici*) sont interprétés dans le contexte de pensée, à la fois au SIL et au présent historique (PH). Ce qui fait la différence entre ces deux styles, c'est la nature du *contexte réel* (*actual context*). Dans le SIL, le *contexte réel* est le *contexte d'énonciation*, alors que le *contexte de pensée* est localisé dans le passé. Ceci explique que (10) n'est pas contradictoire :

- (10) Tomorrow was Monday, Monday, the beginning of another school-week!
(Lawrence, *Women in Love*)
'Demain, c'était lundi, lundi, le début d'une autre semaine d'école'
(Banfield 1995)

Au contraire, dans le PH, le *contexte réel* est le *contexte de pensée*, ce qui a pour effet que le Présent est interprété dans le passé :

- (11) Il y a cinquante ans, le 22 janvier 1944, juste au moment où les Américains *s'apprêtent* à envahir l'Europe, les Allemands *attaquent* le maquis du Vercors.

Comme le dit Schlenker, si *il y a cinquante ans* et le présent étaient évalués relativement au même contexte, l'énoncé serait contradictoire, ce qu'il n'est pas. Le temps du contexte d'énonciation est défini cinquante ans avant le temps du contexte de pensée, ce qui donne l'impression que la locutrice est un témoin direct de la scène. En d'autres termes, ce que produit le PH est un effet de bascule dans le passé (Schlenker 2004: 297; traduction de l'auteur) :

Le résultat stylistique est de représenter la scène d'une manière particulièrement vivante, comme si le narrateur l'observait directement. Ceci peut être expliqué par l'observation que le temps présent ne permet de dénoter un moment du

passé que parce que le narrateur présente le Contexte d'Énonciation, qui sert de point d'observation d'où les dénnotations des temps et des pronoms sont classées, comme ayant une coordonnée temporelle dans le passé. En d'autres termes, en utilisant le Présent Historique, le narrateur présente l'énoncé comme construit d'un point qui est simultanément à l'événement décrit, et ceci rend compte de la vivacité de la description.

Pendant, deux objections peuvent être formulées à propos de l'analyse du PH de Schlenker.

Premièrement, dans le PH, le contexte d'énonciation, qui interprète les temps verbaux, est situé dans le passé, alors que le contexte de pensée est localisé dans *maintenant*. Cela signifie que (11') ne devrait pas être possible, puisque la distinction entre les deux contextes est annulée, étant donné que le contexte de pensée ne peut être localisée ailleurs que dans le contexte d'énonciation, i.e. dans le passé. Mais alors, il n'y aurait plus de contexte d'énonciation avec une locutrice. Nous serions exactement dans la même situation, symétrique, que dans le paradoxe des phrases sans locutrice pour le SIL chez Banfield. Ici, il y aurait des phrases au PH sans locutrice :

(11') *Aujourd'hui*, le 22 janvier 1944, juste au moment où les Américains s'approprient à envahir l'Europe, les Allemands *attaquent* le maquis du Vercors

En second lieu, comment expliquer que, dans le contexte de pensée, il puisse y avoir ordre temporel (OT) ? Or l'OT est la caractéristique du récit et le récit concerne des événements, non des pensées¹².

Notre analyse du PH permet de répondre à cette difficulté. Ce qui est activé dans l'interprétation au PH est à la fois le trait [+narratif] et le trait [+subjectif]. Ce qui est demandé à un temps verbal comme le Présent, dans son interprétation de PH, c'est que sa sémantique soit compatible avec l'activation des traits [+narratif] et [+subjectif]. Or cette sémantique se limite à E=R : ceci est montré en (12), qui déclenche (13) :

(12) {[+narratif], [+subjectif], [±explicite]} ∧ [E=R] +> [R≠S]

(13) [E=R] ∧ R≠S] → [E<S]

En effet, la sémantique du présent, plus la dissociation de R et S, permet d'inférer E<S.

12 Le raisonnement suppose que les entités qui sont l'objet du contexte de pensée (des propositions) sont des événements, et non des événements. Pour échapper à ce paradoxe, il faudrait envisager qu'un événement peut être enchâssé dans une pensée et conserver son statut d'événement : [L pense [que l'événement *e* est le cas]].

Nous pouvons ainsi expliciter notre hypothèse initiale. Le rapport entre l'événement et la source du point de vue explique le choix du Présent : le trait subjectif associé à $E=R$ est donc à l'origine de l'effet de perspectivisation décrit par Schlenker, sans qu'une bascule de contexte ne soit requise.

6. Conclusion

Dans cet article, nous avons, posé la question de savoir quelle relation existe entre temps verbaux et subjectivité. L'observation selon laquelle les discours narratifs sont associés à des interprétations subjectives de 3^e personne n'est pas nouvelle ; elle intervient dans le SIL et dans le PH, avec des associations de temps verbaux différents : Imparfait pour le SIL, Présent pour le PH. La question, à laquelle nous avons tenté de répondre, est de savoir si la sémantique des temps verbaux encode un trait de subjectivité. Nous avons répondu que si cette information est encodée, elle l'est comme information procédurale, activée pragmatiquement. Son déclenchement n'est donc pas automatique, mais contextuellement motivée.

Par ailleurs, notre analyse de la sémantique des temps verbaux est une version post-reichenbachienne, qui sépare en deux relations la relations entre E , R et S . Nous avons proposé que *la relation basique est celle reliant E et R , et que la relation entre S et E est inférée pragmatiquement*. Ceci explique pourquoi, dans le présent historique, la relation de base du Présent, $E=S$, n'est pas active dans le PH. Notre hypothèse est donc que l'interprétation « passée » du présent historique ($E<S$) est le résultat d'une inférence pragmatique.

Le fait de savoir si un temps verbal comme le présent encode ou non un trait subjectif a reçu une réponse négative : ce qu'un temps verbal peut encoder est le trait [narratif], alors que l'interprétation subjective est inférée d'information linguistique et/ou contextuel. La Figure 2 des usages des temps verbaux ne montre pas une hiérarchie de traits encodés, mais une hiérarchie d'informations pragmatiques inférées.

Ce qu'il faut expliquer est ce qui fait que certains temps verbaux sont sémantiquement compatibles avec une interprétation subjective. La réponse traditionnelle, pour le présent et l'imparfait, est leur aspect imperfectif. Or les emplois subjectifs du Passé Simple, comme ceux du Passé Composé, invalident cette explication. La solution aspectuelle n'est donc pas suffisante. Notre hypothèse est que l'interprétation subjective, qu'elle soit déclenchée linguistiquement ou contextuellement, est le résultat d'un processus prag-

matique de bascule de la perspective. Ce qui reste à expliquer est pourquoi certains contextes linguistiques sont plus favorables pour une telle interprétation. Nous sommes donc en face d'un vrai problème, et non d'un mystère.

Bibliographie

- Bally, Charles. 2012. Le style indirect libre en français modern, I et II. *Germanisch-Romanische Monatschrift* : 549-556 et 597-606.
- Banfield, Anne. 1982. *Unspeakable Sentences. Narration and Representation in the Language of Fiction*. London: Routledge & Kegan Paul.
- Banfield, Ann. 1985. *Phrases sans parole. Théorie du récit et du style indirect libre*. Paris : Seuil.
- Benveniste, Émile. 1966. *Problèmes de linguistique générale*. Paris : Gallimard.
- Benveniste, Émile. 1974. *Problèmes de linguistique générale II*. Paris : Gallimard.
- Blochowiak, Joanna. 2019. Le raisonnement causal comme source possible de l'enrichissement de la conditionnelle. *Nouveaux cahiers de linguistique française* 33.
- Ducrot, Oswald et al. 1980. *Les mots du discours*. Paris : Minuit.
- Fauconnier, Gilles. 1984. *Espaces mentaux. Aspects de la construction du sens dans les langues naturelles*. Paris : Minuit.
- Genette, Gérard. 1972. *Figure III*. Paris : Seuil.
- Giorgi, Alessandra. 2010. *About the Speaker. Towards a Syntax of Indexicality*. Oxford: Oxford University Press.
- Grisot, Cristina. 2017. Tense, grammatical aspect and subjectivity: An experimental study using inter-annotator agreement rate and corpus-based data. *Corpus Pragmatics*. DOI: [[10.1007/s41701-017-0021-z](https://doi.org/10.1007/s41701-017-0021-z)].
- Grisot, Cristina. 2018. *Cohesion, Coherence and Temporal Reference from an Experimental Corpus Pragmatics Perspective*. Cham: Springer.
DOI: [<https://doi.org/10.1007/978-3-319-96752-3>]
- Grisot, Cristina. 2019. Quelle base cognitive donner aux temps verbaux ? Un compte-rendu de l'état de l'art. *Nouveaux cahiers de linguistique française* 33.
- Grisot, Cristina & Jacques Moeschler. 2014. How do empirical methods interact with theoretical pragmatics? The conceptual and procedural contents of the English Simple Past and its translation into French. In Jesus Romero-Trillo (ed.), *Yearbook of Corpus Linguistics and Pragmatics 2014. New Empirical and Theoretical Paradigms*, 7-33. Cham: Springer.
DOI: [https://doi.org/10.1007/978-3-319-06007-1_2]
- Hamburger, Käte. 1957. *Die Logik der Dichtung*. Stuttgart: Klett.

- Hamburger, Käte. 1986. *Logique des genres littéraire*. Paris : Seuil.
- Lips, Marguerite. 1926. *Le style indirect libre*. Paris : Payot.
- Milner, Jean-Claude. 1978. *De la syntaxe à l'interprétation*. Paris : Seuil.
- Moeschler, Jacques. 1989. *Modélisation du dialogue. Représentation de l'inférence argumentative*. Paris : Hermès.
- Moeschler, Jacques. 2000. Le Modèle des Inférences Directionnelles. *Cahiers de linguistique française* 22 : 57-100.
- Moeschler, Jacques. 2013. Subjectivité et langage : l'exemple du présent historique. In Bogdanska Pavelin Lesic (éd.), *Francontraste. L'affectivité et la subjectivité dans le langage*, 29-40. Mons : Éditions du CIPA.
- Moeschler, Jacques. 2019a. *Non-Lexical Pragmatics. Time, Causality and Logical Words*. Berlin : Mouton de Gruyter.
- Moeschler, Jacques. 2019b. Subjectivité et temps verbaux : l'exemple du présent historique. In Jana Altmanova & Maria Centrella (éds), *Le langage des émotions. Mélange en l'honneur de Giovannella Fusco Girard*, 303-322. Naples : Casa Editrice Tullio Pironti.
- Moeschler, Jacques, Cristina Grisot & Bruno Cartoni. 2012. Jusqu'où les temps verbaux sont-ils procéduraux? *Nouveaux cahiers de linguistique française* 30 : 119-139.
- Moeschler, Jacques & Anne Reboul. 1994. *Dictionnaire encyclopédique de pragmatique*. Paris : Seuil.
- Morris, Charles. 1974. Fondements de la théorie des signes. *Langages* 35 : 15-21. DOI : [<https://doi.org/10.3406/lgge.1974.2263>]
- Potts, Christopher. 2005. *The Logic of Conventional Implicatures*. Oxford : Oxford University Press. DOI : [<https://doi.org/10.1093/acprof:oso/9780199273829.001.0001>]
- Reboul, Anne. 1992. *Rhétorique et stylistique de la fiction*. Nancy : Presses Universitaires de Nancy.
- Reboul, Anne, Denis Delfitto & Gaetano Fiorin. 2016. The semantic properties of free indirect discourses. *Annual Review of Linguistics* 2(1) : 255-271. DOI : [<https://doi.org/10.1146/annurev-linguistics-011415-040722>]
- Reichenbach, Hans. 1947. *Elements of Symbolic Logic*. New York : Free Press.
- Schlenker, Philippe. 2004. Context of thought and context of utterance: A note on free indirect discourse and the historical present. *Mind & Language* 19(3) : 279-304. DOI : [<https://doi.org/10.1111/j.1468-0017.2004.00259.x>]
- Sperber, Dan & Deirdre Wilson. 1995 [1986]. *Relevance. Communication and Cognition*. Oxford : Blackwell.

- Tahara, Izumi. 2000. Le passé Simple et la subjectivité. *Cahiers de linguistique française* 20: 189-218.
- Todorov, Tzvetan. 1966. Les catégories du récit littéraire. *Communications* 8: 125-151.
DOI: [<https://doi.org/10.3406/comm.1966.1120>]
- Vuillaume, Marcel. 1990. *Grammaire temporelle des récits*. Paris: Minuit.
- Weinrich, Harald. 1973. *Le temps. Le récit et le commentaire*. Paris: Seuil.
- Wilson, Deirdre & Dan Sperber. 2012. *Meaning and Relevance*. Cambridge: Cambridge University Press. DOI: [<https://doi.org/10.1017/CBO9781139028370>]
- Wilson, Deirdre & Robyn Carston. 2019. Pragmatics and the challenge of ‘non-propositional’ effects. *Journal of Pragmatics* 145 : 31-38.
DOI: [<https://doi.org/10.1016/j.pragma.2019.01.005>].